



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Rabelais et l'« occulte sympathie de nature »

Smith, P.J.; Huchon, M.; Le Cadet, N.; Menini, R.; Thomine-Bichard, M.

Citation

Smith, P. J. (2021). Rabelais et l'« occulte sympathie de nature ». In M. Huchon, N. Le Cadet, R. Menini, & M. Thomine-Bichard (Eds.), *Les Mondes de Rabelais* (pp. 585-592). Paris: Classiques Garnier. doi:10.15122/isbn.978-2-406-10338-7.p.0585

Version: Accepted Manuscript

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3212928>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Paul J. Smith, « Rabelais et l'« occulte sympathie de nature » », in Mireille Huchon, Nicolas Le Cadet, Romain Menini (éds.), *Inextinguible Rabelais*, Paris, Classiques Garnier, 2020, pp. 585-592

L'œuvre de Rabelais a joué un rôle important dans l'histoire du mot *sympathie* en langue française. C'est ce qui est confirmé par les deux grands dictionnaires historiques : celui de Von Wartburg et celui d'Alain Rey. Von Wartburg donne la définition suivante :

« affinité morale entre diverses personnes, penchant instinctif qui attire des personnes les unes vers les autres » (dp. Rab.) [...] La formation correspond à celle du latin *compassio*. [...] [Le mot] signifie dans les langues classiques aussi bien la communauté de sentiments ou d'impressions entre deux ou plusieurs personnes que le rapport de certaines choses entre elles. Ces deux sens ont passé en fr. où ils ont connu du 16^e au 18^e siècle un grand développement¹.

Cette définition est en fait une paraphrase de celle qu'on trouve dans la *Briefve Declaration*, ce lexique anonyme, ajouté à quelques exemplaires du *Quart Livre* : « *Sympathie*. Compassion, consentement, semblable affection. » (*BD*, 712). Renvoyer à cette définition, comme le fait Von Wartburg, est pour le moins problématique car les mots *compassion* et *consentement* dans la *Briefve Declaration* doivent être lus de façon très littérale, comme « com-passion » et « con-sentement », à savoir « passion ou sentiment partagé ». Ces significations littérales du mot *sympathie* sont, on va le voir, en désaccord sémantique avec le passage du *Quart Livre* que l'entrée *Sympathie* est censée expliquer.

Alain Rey fournit quelques précisions : il reprend la définition de Von Wartburg, tout en donnant comme première attestation non pas la *Briefve Declaration* mais la *Gargantua*. Et il ajoute : « *Sympathie* s'est aussi employé pour nommer l'affinité d'animaux entre eux ou envers l'homme² », avec comme première attestation l'année 1636 – mais il ne précise pas à quel texte correspond cette année. Nous verrons qu'elle doit de toute façon être reculée de beaucoup, vers l'époque de Rabelais.

Sans compter l'occurrence de la *Briefve Declaration*, on trouve le mot *sympathie* à cinq reprises dans l'œuvre de Rabelais, dans un sens en évolution constante. Dans l'épisode de l'abbaye de Thélème, la *sympathie* indique le parfait accord entre les hommes et les femmes thélémites, en matière de vêtement : « Mais telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes, que par chascun jour estoient vestuz de semblable parure » (*G*, LVI, 147-148). La seconde occurrence du mot se rencontre dans l'épisode de l'éloge des dettes. Par rapport à la première, elle présente un glissement sémantique notable, du monde des rapports interhumains vers le monde des objets physiques : « Quelle sympathie entre les elemens », s'exclame Panurge en imaginant son monde idéal, réglé par les dettes (*TL*, III, 364). La troisième occurrence, dans l'épisode de la divination par songes, porte sur les rapports entre le corps et l'esprit. Elle marque donc un autre glissement sémantique du mot, du macrocosme de l'univers vers le microcosme du corps humain : « l'esprit ne receoit les formes de divination par songes, si le corps est inquiet et troublé par les vapeurs et fumées de viandes precedentes, à cause de la sympathie, laquelle est entre eux deux indissoluble. » (*TL*, XIII, 391 ; c'est Pantagruel qui parle). Les deux dernières occurrences du mot se trouvent concentrées dans un seul épisode, celui de l'île de Chaneph au *Quart Livre*. On se rappelle la scène : les voyageurs de la Bouteille sont confrontés au phénomène du « calme en mer ». L'inertie et l'ennui envahissent la compagnie joyeuse. L'un des personnages, Rhizotome, bâille : «

¹ Walther von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn, Klopp Verlag, 1922-2003, tome 12, 1966, p. 488.

² Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2010, p. 2235.

Rhizotome [...] levant la teste et profondément baislant, si bien qu'il par naturelle sympathie excita tous ses compagnons à pareillement baisler » (*QL*, LXIII, 688). Quelques pages plus loin, lorsque la liesse est revenue et le bon vent s'est levé, Pantagruel explique : « Nous haulsans et voidans les tasses s'est pareillement le temps haulsé par occulte sympathie de Nature » (*QL*, LXV, 694). On remarque le décalage entre ce passage et la signification littérale que la *Briefve Declaration* confère à ce mot.

En parcourant ces cinq occurrences, on constate, outre l'ampleur croissante de son champ sémantique, une présence de plus en plus marquée du mot : il est absent du *Pantagruel*, brièvement mentionné dans le *Gargantua*, deux fois utilisé dans un contexte physique dans le *Tiers Livre*, et deux fois dans le *Quart Livre*, où il est orné de deux épithètes : « naturelle » (ou « de Nature »), et « occulte ».

Afin de préciser le champ sémantique du mot *sympathie* et de déterminer les champs lexicaux et les contextes où il figure, il est nécessaire de confronter le texte de Rabelais avec le colloque *Amicitia* d'Érasme. Ce dernier a été publié pour la première fois, aux côtés du dialogue *Problema*, à la fin de l'édition de 1531 des *Colloques*. Il souligne l'importance de l'histoire naturelle pour illustrer les questions de morale et d'éthique. Le dialogue *Problema* énumère une longue série de questions de nature physique, avec leurs brèves réponses. Parmi ces problèmes, il y en a un qui se retrouve presque littéralement dans l'épisode de Chaneph. Voici le texte de Rabelais : « comme le corps plus est poissant mort que vif, aussi est l'home jeun plus terrestre et poissant, que quand il a beu et repeu » (*QL*, LXV, 695). Et voici le passage correspondant chez Érasme, qui pose le même problème : « *Cur idem homo ieiunus gravior est se ipso pranso, cum corpori onus accesserit ?* », mais qui, contrairement à Rabelais, donne la solution : « *Cibo potuque spiritus augentur, et ii addunt corpori levitatem. Unde et hilaris levior est moerente, et mortuus vivo longe gravior*³ ». On remarquera que Rabelais reprend littéralement quelques constructions syntaxiques latines : « l'home jeun » correspond à « *homo ieiunus* » et « mort que vif » à « *mortuus vivo* ».

Le dialogue *Amicitia* est rythmé par une longue énumération de cas de sympathies et d'antipathies, omniprésents dans la nature : entre plantes, animaux et hommes, entre créatures vivantes et objets inanimés, petits (les pierres) et grands (les étoiles et les planètes). La plupart de ces exemples sont empruntés à Pline, très présent dans le texte d'Érasme. En effet, l'un des deux interlocuteurs, Ephorinus, est en fait Anselme Ephorinus, ami d'Érasme et éditeur de l'*Histoire naturelle* de Pline en 1531, alors que Jean, l'autre interlocuteur, est Jean Boner, son disciple.

La phrase qui ouvre le dialogue *Amicitia* peut être mise en rapport avec les deux épithètes (« de Nature » et « occultes ») qui qualifient le mot *sympathie* à la fin du *Quart Livre* : « Je me suis souvent demandé de quel dieu a pris conseil la nature en développant chez tous les êtres des amitiés [*amicitias*] et des inimitiés [*inimicitias*] secrètes [*arcanas*] et sans motifs apparents, à moins que ce spectacle ne la divertisse⁴ ». Nous avons affaire ici à une phrase topique, que l'on retrouve par exemple dans le traité *De sympathia et antipathia rerum* (1546) de Jérôme Fracastor, dont voici la première phrase : « *Primum autem de latentis rerum consensu et dissensu, quam Sympathiam et Antipathiam dicunt,*

³ « Pourquoi [un homme] est-il plus lourd à jeun qu'après avoir mangé, bien que son corps soit plus chargé ? » La réponse : « Le manger et le boire développent les esprits, et ceux-ci communiquent au corps de la légèreté : de là vient que l'homme gai est plus léger que celui qui est chagrin, et que le mort est beaucoup plus lourd que le vivant. » Nous citons la traduction française de Victor Develay, Érasme, *Les colloques*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1875-1876, 3 vol., tome 3, p. 189.

⁴ Traduction de Develay, *Ibid.*, p. 259. On notera que c'est seulement plus loin dans le dialogue que le personnage d'Ephorinus introduit les termes grecs de *sympathie* et d'*antipathie*.

*agamus, quo nihil admirabilius est in tota natura, nihil scitu desideratum magis*⁵ ». Fracastor fait suivre cette phrase d'une longue énumération de cas de sympathie et d'antipathie, dont plusieurs s'accordent avec les exemples donnés par Érasme. On trouve une pareille formulation dans l'*Ornithologie* de Pierre Belon, qui parle d'abord d'« amitez et inimitiez », puis cite les équivalents grecs « Sympathies et Antipathies », avant d'affirmer qu'elles sont inexplicables, « sinon que tel a esté le plaisir de nature, qui est ouvrage caché en elle »⁶. Les témoignages de Fracastor et de Belon nous montrent bien dans quel contexte naturaliste apparaît le mot *sympathie* dans les *Tiers* et *Quart Livres*, même si, dans le cas de Fracastor, il ne s'agit pas d'une « source » de Rabelais à proprement parler⁷.

Si Rabelais ne met pas en avant le couple sympathie – antipathie, comme il est d'usage dans le discours de l'histoire naturelle, et si le mot *antipathie* est même tout à fait absent de son œuvre, la notion d'*antipathie* est en revanche bien présente⁸. Tout comme Érasme et Fracastor, Rabelais a tendance à énumérer les exemples d'antipathie, beaucoup plus même que ceux de sympathies. Cette tendance est sensible dès les premiers ouvrages de Rabelais, ce dont témoigne le passage suivant de la *Pantagrueline Pronostication*, où il est question de l'antipathie « entre les chatz et les ratz, entre les chiens, et les lievres, entre les faulcons, et canars, entre les moines et les oeufz » (*PP*, III, 929). Il s'agit d'une variation sur l'énumération de la Pronostication latine qui sert de base au texte de Rabelais, et qui parle de l'antipathie entre les oiseleurs et les oiseaux, les pêcheurs et les poissons, les chiens et les lièvres, les chats et les souris, les loups et les moutons, les moines et les œufs⁹.

Par rapport aux livres précédents, le *Tiers Livre* marque un changement dans la façon dont les antipathies sont envisagées. Elles sont présentées selon l'angle plus savant de l'histoire naturelle :

[...] plus leurs est contraire et ennemy, que ne est la Teigne et Cuscute au Lin, que le Rouseau à la Fougere: que le Presle aux Fauscheurs: que Orobanche aux poys Chices: Ægilops à l'Orge: Securidaca aux Lentilles: Antranium aux Febves: l'Yvrave au Froment: le Lierre aux Murailles: que le Nenuphar et Nymphæa Heraclia aux ribaux Moines, que n'est la Ferule et le Boulas aux escoliers de Navarre, que n'est le Chou, à la Vigne: le Ail, à l'Aymant: l'Oignon, à la veue: la

⁵ Jérôme Fracastor, *De sympathia et antipathia rerum* [...], Venise, s.n., 1546. Nous traduisons : « D'abord nous aimerions parler de la concordance et de la discordance secrètes des choses, que l'on nomme Sympathie et Antipathie, et qui sont la chose la plus admirable et la plus intéressante à connaître dans toute la nature. »

⁶ Pierre Belon du Mans, *L'histoire de la nature des oyseaux. Fac-similé de l'édition de 1555*, éd. Philippe Glardon, Genève, Droz, 1997, p. 11.

⁷ Le traité de Fracastor présente toutefois quelques idées qui sont proches de celles de Rabelais. Ainsi, il développe une théorie du comique, qu'il serait intéressant de rapprocher de celle de Laurent Joubert, *Traité du Ris* (1579), et de la pratique rabelaisienne. Voir les remarques suggestives de Daniel Ménager, « Le rire et le grotesque. Boccace, Rabelais, et quelques autres », dans Alain Vaillant (éd.), *Esthétique du rire*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 47-62.

⁸ Sur l'omniprésence du couple sympathie – antipathie dans la vision du monde au XVI^e siècle, voir Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, chap. « La prose du monde », et mon article « Sympathy in Eden. On *Paradise with the Fall of Man* by Rubens and Brueghel », dans Christine Göttler et Wolfgang Neuber (éds.), *Spirits Unseen. The Representation of Subtle Bodies in Early Modern European Culture*, Leyde-Boston, Brill, 2007, p. 211-244.

⁹ Joachim Fortius Ringelbergius, « Rîdîcula, sed jucunda quaedam vaticinia », dans François Rabelais, *Pantagrueline pronostication pour l'an 1533* [...], éd. M.A. Screech e.a., Paris-Genève, Droz, 1974, p. 121 : « Bellum erit inter aucupes et aves, inter piscatores et pisces, inter canes et lepores, inter feles et mures, inter lupos et oves, inter monachos et ova ». L'antipathie entre les moines et les œufs reste sans explication dans les éditions modernes. Les éditeurs de la traduction néerlandaise, parue sous le titre *Lieripe* (1561), supposent qu'il s'agit de l'opposition entre le vœu du célibat des moines et l'effet aphrodisiaque des œufs (*Lieripe* dans *Het zal koud zijn in 't water als het vriest. Zestiende-eeuwse parodieën op gedrukte jaarvoorspellingen*, éd. Hinke van Kampen, Herman Pleij e.a., La Haye, Nijhoff, 1980, p. 174). Par ailleurs, il paraît qu'au Moyen-Âge, les moines abusaient des œufs. Des recherches archéologiques, faites par Philippa Patrick sur des squelettes de moines, ont démontré qu'ils souffraient souvent d'obésité grave, causée par DISH (*diffuse idiopathic skeletal hyperostosis*): « six eggs a day was normal for monks ». Voir : <http://www.archaeology.ws/2004-7-22.htm> (dernière consultation 5 mai 2015).

graine de Fougere, aux femmes enceintes: la semence de Saule, aux Nonnains vicieuses: l'ombre de If, aux dormans dessous: le Aconite, aux Pardes et Loups: le flair du Figuier, aux Taureaux indigne: la Cigue aux Oisons: le Poupié, aux Dents: l'Huille, aux Arbres. (TL, LI, 506)

Chose curieuse, cette énumération est aussi savante, et même plus savante que celle d'Érasme, mais elle ne présente pas les cas qu'il mentionne, exception faite des antipathies existant entre le chou et la vigne et entre le taureau et le figuier. Il n'y a pas non plus de rapports directs avec les antipathies énumérées par Fracastor. Rabelais semble avoir voulu créer sa propre liste et y faire figurer quelques antipathies comiques de son cru, créant ainsi un ensemble grotesquement hybride : on pense aux références aux « ribauds moines », aux « nonnains vicieuses » et aux « écoliers de Navarre ».

L'œuvre rabelaisienne présente beaucoup d'autres sympathies et antipathies, d'ordre naturaliste ou médical, sans que le mot *sympathie* ou *antipathie* soit employé. Voici une énumération non-exhaustive d'antipathies, dont la plupart sont très connues dans la littérature scientifique de l'époque, et dont certaines sont à la base d'épisodes entiers chez Rabelais : le lion a peur du coq, les grues sont en guerre continue avec les Pygmées, l'épée, la peau de lion et le soleil protègent contre les diables, l'*asbeston*, la salamandre, et les arbres *eonem* et *larix* résistent au feu, l'herbe *adiantos* résiste à l'eau, l'herbe *aethiopis* ouvre les serrures, le petit poisson *remora* arrête les bateaux, l'herbe *dictame* protège contre les flèches, la licorne chasse les serpents, l'éléphant lutte contre le rhinocéros, les catoblèpes et les basilics tuent l'homme par leurs regards mortels, les pies combattent contre les geais – thème longuement élaboré dans l'Ancien Prologue du *Quart Livre* –, la salive d'un homme à jeun chasse les serpents venimeux – thème qui est à la base d'une des longues listes du *Quart Livre*.

Et voici quelques sympathies que nous avons notées dans le texte rabelaisien : entre l'aimant et le fer, le vent Cecias et les nues, le soleil et la lune (sympathie qui est l'image des rapports conjugaux entre l'homme et la femme), les femmes et les odeurs aromatiques, le soleil et le tournesol, le pigeon et ses pigeonceaux (sympathie qui explique l'usage des pigeons messagers, comme l'explique le narrateur du *Quart Livre*, au chapitre III).

De ce genre de sympathies et d'antipathies, Rabelais tire ses propres thèmes : par exemple, la sympathie idéale entre le médecin et le malade (image des rapports entre l'auteur et ses lecteurs) ; l'antipathie entre Panurge et les diables, entre Panurge et les dangers qui s'enfuient devant lui, entre sa peau et l'eau ; et les sympathies comiques ou grivoises, comme par exemple celle entre les moines et la cuisine, entre les femmes et les choses défendues, l'attirance érotique impliquée dans la contrepèterie *A Beaumont le Vicomte*. Nous pourrions aller encore plus loin, et considérer les sympathies et les antipathies naturelles comme des principes de composition. Nous pensons notamment aux épisodes où figure le mot *sympathie* : Thélème, l'éloge des dettes et l'épisode de Chaneph. On pense aussi à la structure oppositionnelle et antinomique du *Quart Livre*, qui oppose les Papimanes et les Papefigues, et les Andouilles et Quaresmeprenant. Un épisode important, où le mot *sympathie* ne figure pas, est la scène du départ de la flotte pantagruélique, sur laquelle s'ouvre le *Quart Livre*. La sympathie naturelle y est omniprésente. Elle circule entre les personnages, qui sont tous en proie à une joie communicative. Ce faisant, elle se révèle aussi thérapeutique : « Tous beurent à eulx. Ilz beurent à tous. Ce feut la cause pourquoy personne de l'assemblée oncques par la marine ne rendit sa guorge, et n'eut perturbation d'estomach ne de teste » (QL, I, 539). Elle inclut même microcosme et macrocosme, protégeant les joyeux voyageurs-buveurs contre les tempêtes : le voyage sera fait « sans naufrage, sans dangier, sans perte de leurs gens, en grande serenité (exceptez un jour près l'isle des Macreons) » (QL, I, 539-540). Et en

dernière analyse, cette sympathie euphorique et contagieuse englobe narrateur et narrataire, auteur et lecteur, dans une *festivitas* générale¹⁰.

La confrontation du texte de Rabelais avec le dialogue érasmien montre que la notion de *sympathie* implique beaucoup plus encore. Le dialogue se termine sur les rapports individuels de sympathie entre les créatures, qui restent inexpliqués. C'est ce que dit Ephorinus : « Ce qui nous doit étonner le plus c'est que dans la même espèce d'animaux on trouve les marques d'amour et de haine sans motif apparent. C'est ce que les palefreniers et les bouviers essayent de nous persuader. Dans les mêmes pâturages et dans la même écurie, disent-ils, le bœuf aime à avoir pour voisin tel bœuf, le cheval tel cheval, à l'exclusion de tel autre¹¹ ». Cela vaut aussi pour les hommes – et Ephorinus de se citer lui-même comme exemple, et de conclure le dialogue en une note morale. En matière des rapports avec les autres, il faut toujours suivre son sentiment, son « instinct » :

Pour moi, je crois que le plus sûr moyen d'être heureux, c'est de renoncer au genre de vie pour lequel on éprouve une répugnance secrète et de suivre celui vers lequel on se sent porté [...]. Il faut également fuir la société de ceux dont le caractère ne s'accorde point avec la nôtre et nous lier avec ceux qui nous inspirent de la sympathie¹².

Ces mots pourraient s'appliquer au personnage de Pantagruel. Prenons, par exemple, le moment où il refuse de descendre dans l'île des Ganabin, à la fin du *Quart Livre* :

Je sens [...] en mon ame retraction urgente, comme si feust une voix de loing ouye : laquelle me dict, que ne y doibvons descendre. Toutes et quantes foys qu'en mon esprit j'ay tel mouvement senty, je me suys trouvé en heur refusant et laissant à part dont il me retiroit : au contraire en heur pareil me suys trouvé suivant la part qu'il me pouloit : et jamais ne m'en repenty. (*QL*, LXVI, 697)

On le voit : tout comme le personnage d'Ephorinus, Pantagruel n'agit pas rationnellement, mais se fie à ses instincts au sujet de ses rapports de sympathie ou d'antipathie avec les autres.

Aux mots d'Ephorinus, Jean réplique : « À ce compte-là, il y aura peu d'amis » —sur quoi Ephorinus conclut, en faisant une distinction entre charité chrétienne et amitié :

La charité humaine s'étend à tous, mais l'amitié doit se borner à un petit nombre. Or, ne faire de mal à personne, pas même aux plus méchants, et se réjouir s'ils s'amendent, c'est selon moi, aimer assez chrétiennement tout le monde¹³.

La distinction qu'Ephorinus fait entre amitié et charité est aussi applicable aux sentiments de Pantagruel envers ses prochains – que l'on pense à l'amitié inconditionnelle du géant pour Panurge. De même, l'amitié entre Panurge et frère Jean est inconditionnelle, mais inexpliquée et inexplicable, surtout parce qu'il s'agit de caractères très différents, pour ne pas dire opposés. Elle est aussi inexplicable que les autres sympathies secrètes de la Nature. Cela revient donc à dire que nous ne devons pas considérer les amitiés entre les personnages rabelaisiens selon le seul angle éthique¹⁴, mais aussi dans le contexte de l'histoire naturelle.

¹⁰ Voir notre analyse de l'épisode dans notre ouvrage *Voyage et écriture. Étude sur le Quart Livre de Rabelais*, Genève, Droz, 1987, p. 67-72.

¹¹ Érasme, *Les colloques*, op. cit., p. 275.

¹² *Ibid.*, p. 277.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Comme le fait, par exemple, Ullrich Langer, *The Perfect Friendship*, Genève, Droz, 1994. Voir aussi la brève notice « Friendship » de Andrea Walkden dans Elizabeth Chesney Zegura (éd.), *The Rabelais Encyclopedia*, Westport, Connecticut – Londres, Greenwood Press, 2004, p. 86 : « Friendship [is] a central theme, perhaps even an *ethos*, of the Rabelaisian text » (nous soulignons).

Les mots d'Ephorinus permettent également de comprendre la remarquable tolérance dont Pantagruel fait preuve, en particulier dans le *Quart Livre*, envers les personnes et les peuples avec qui, de toute évidence, il n'est pas d'accord. Cette tolérance est identique à la charité prêchée par Ephorinus, qui aime, on l'a vu, « assez chrétiennement tout le monde¹⁵ ».

On constate donc que la sympathie et l'antipathie sont deux notions essentielles dans l'œuvre de Rabelais. Elles deviennent quasi omniprésentes dans le *Quart Livre* – dans le déroulement du récit, sa thématique, sa structure ou encore la caractérisation des personnages – même si cette omniprésence ne se traduit pas directement dans le nombre d'occurrences lexicales des deux termes.

Paul J. SMITH
Université de Leyde

¹⁵ Pour une analyse de la *caritas* de Pantagruel dans le *Quart Livre* (qui est la “*caritas in action*”), voir Edwin M. Duval, *The Design of Rabelais's Quart Livre de Pantagruel*, Genève, Droz, 1998, p. 107 et *passim*.